

Une lettre pour Rivesaltes

Madame, Monsieur, les enfants,

Lorsque j'ai pris connaissance du projet d'Anne-Laure Boyer dans sa déclinaison « Les lettres de Rivesaltes » je me suis dit que son idée était très intéressante et qu'il fallait que je participe à ma manière à cet appel à l'écriture pour vous donner un avis personnel sur ce sujet grave et en même temps plein d'espoir pour l'avenir et contribuer ainsi au devoir de mémoire.

Au temps de ma jeunesse, comme beaucoup d'entre nous, j'ai entendu très souvent parler du Camp de Rivesaltes ou plutôt du Camp des « Harkis », ces algériens, les ex-supplétifs dits « harkis » et leur familles qui s'étaient mis au service de la France et qui après la fin de la guerre avaient été contraints de quitter leur terre natale pour gagner la métropole par crainte d'être exterminés. En septembre de 1962, le Gouvernement de l'époque les avait installés à la hâte sous des toiles de tente militaires dans ce lieu inhospitalier comme s'il avait voulu les oublier là pour cacher une faute ou une certaine honte consécutive à des promesses non tenues. Un fardeau dont il fallait s'occuper. Ils attendront dans de très mauvaises conditions qu'on leur aménage quelques îlots. Le camp deviendra leur village, un lieu isolé de souffrance et amertume. Leur passé récent avait rapidement été oublié et on ne disait pas grand bien d'eux car la population leur était hostile et ils n'étaient pas les bien venus en France. Ces familles vivront dans cet endroit jusqu'en mars 1965. Oui, je connaissais le Camp sans y être jamais allé car à quoi bon s'y rendre et pour quel intérêt ? Ce n'était que des ruines dans un endroit quasi désertique balayé par une tramontane le plus souvent violente et parfois glaciale. J'ai appris plus tard que l'histoire du Camp ne commençait pas en septembre 1962, date d'arrivée des « harkis » il y avait aussi eu quelque chose avant... Ce Camp cachait des secrets qu'il ne fallait pas dévoiler sans doute par peur de voir resurgir de vieux démons. Quelle véritable dénomination pouvait-t-on donner à ce lieu synonyme de souffrances ; Camp de concentration, Camp d'internement, Camp de rétention, Camp de transit, Camp d'hébergement ..? Aujourd'hui encore cela fait l'objet de controverses.

Une partie de son histoire et pas la moindre avait été effacée de la mémoire collective. Dans les écoles de la République les élèves apprennent l'histoire que l'on veut bien leur transmettre, celle qui se doit d'être enseignée mais qui parfois comporte des lacunes préjudiciables au devoir de mémoire et il faut que des évènements aient lieu pour que tout s'éclaire enfin.

En ce qui me concerne, je n'avais pas connu de telles conditions de vie dans un camp mais j'avais fait l'expérience douloureuse de ce que représente un déracinement. En 1959, pour des raisons politiques, mon père avait dû quitter Valence, l'Espagne franquiste et avait gagné l'Ariège. Un an plus tard toute la

famille abandonnait à son tour la ville pour le rejoindre. Nous étions très pauvres. Je me souviens d'un voyage en train interminable avec des valises en carton chargées d'un misérable trésor. Nous étions dans un wagon de troisième classe. (Pour ceux qui n'ont jamais fait l'expérience, les sièges sont en bois. Je n'avais pas tout à fait neuf ans et j'étais l'aîné d'une fratrie composée d'un frère, deux sœurs et un petit frère âgé de trois ans. Nous quittions une grande ville à destination d'un pays et d'une contrée inconnue. Mon père avait loué une petite maisonnette sise dans une ferme près de Crampagna. Elle n'était pas équipée de toilettes ni d'eau courante et il fallait aller chercher l'eau et faire ses besoins dehors. Je me souviens avoir vu mes parents très souvent se coucher sans manger. Pour aller à l'école, il nous fallait emprunter un sentier qui dominait la route et parcourir plus d'un kilomètre à pied tous les jours et malgré le temps. Nous étions des enfants. En classe, la maîtresse nous avait installés au fond de la pièce et après ses cours elle s'occupait de nous apprendre le français. J'ai entendu souvent des gens nous traiter d'espagnols de m....ce qui était blessant mais les gens dans leur grande majorité étaient gentils avec nous et c'était réciproque. Une assistante sociale de Varilhes, très brave personne, nous fournissait des vêtements que nous nous repassions suivant notre croissance naturelle. La France nous avait accueillis et il fallait absolument que nous nous intégrions rapidement. Oui, nous partions de zéro et un retour à Valence n'était pas envisageable. Seul, notre père y croyait ferme mais au fur et à mesure que les années passaient son espoir s'épuisa. Nous sommes devenus français et même si la République ne nous a pas toujours facilité les choses, je lui serai toujours reconnaissant.

Quelques années plus tard, installé dans le Roussillon, lorsque j'empruntais la voie ferrée pour me rendre à Paris, je ne sais pas pourquoi, je me sentais toujours attiré par cet endroit, ce Camp sinistre que j'observais au loin avec une certaine curiosité et interrogation. Ces toits de bâtiments en ruines inquiétants dont certains étaient recouverts, quelques uns presque enfouis sous une végétation rude et sauvage. Je me disais qu'un jour tout cela disparaîtrait pour laisser la place à de nouvelles constructions.

Mais c'était sans compter de la volonté et de l'abnégation de certains hommes et femmes et d'un homme républicain convaincu et catalan de cœur, Christian BOURQUIN qui décida en 1998, d'annuler la décision de raser entièrement le site pour en faire un mémorial grâce à l'appui de nombreuses associations et de l'Etat. Et c'est ainsi que petit à petit, le projet fit son chemin. En 1994, 1995 et 1999 et 2009 des stèles furent érigées à la mémoire des Juifs, des Harkis, des Républicains espagnols et des Tziganes. Ainsi, je découvrais qu'il existait sur ce lieu non pas une histoire mais des histoires et qu'il y avait là une ébauche d'un travail de mémoire.

Un jour, j'ai décidé de m'y rendre, moi qui avais toujours entendu parler du Camp et qui ne m'y étais jamais rendu vu que l'on me disait toujours que ce

n'était qu'un tas de ruines et qu'il n'avait rien d'attirant. Il devait être détruit, rasé, disparaître sans laisser de traces.

Ce jour là, le Camp était inaccessible parce que les travaux et tous les engins qui manoeuvraient un peu partout en empêchaient pour des raisons de sécurité l'accès. J'ai aperçu au loin une construction monolithique, grisâtre ; le futur mémorial sortait de terre.

J'ai alors décidé d'en faire le tour en empruntant le chemin de terre qui longe le périmètre du Camp. Il ne faisait pas beau, la tramontane soufflait de plus belle et de temps à autre quelques gouttes de pluie venaient soudainement me rappeler que cet endroit là n'avait pas été un lieu de vacances mais de désolation. Au fur et à mesure que j'avancais sur ce chemin, je m'arrêtais quelques instants pour observer des ruines de bâtiments fragilisées par l'usure du temps dont certains menaçaient de s'écrouler. D'autres étaient recouverts de végétation comme si la nature voulait elle aussi les effacer de sa mémoire. C'est alors que j'ai levé la tête vers le ciel, un ciel grisâtre empli de nuages inquiétants qui semblaient tourbillonner au dessus de moi et tentaient de m'attirer vers eux. Et, j'ai soudainement été saisi par une intense émotion puis j'ai vu au dessus de moi des milliers de regards tristes, horrifiés, certains joyeux. C'étaient des espagnols de la « retirade » puis des juifs en transit pour les camps de la mort, puis des Harkis puis des tziganes... Des milliers de regards d'enfants de femmes d'hommes, de vieux qui voulaient me dire quelque chose, me faire passer un message et puis il y avait aussi dans un coin le regard de Christian qui les avait rejoint sans doute sur une de ces étoiles lointaines d'où l'on peut tout observer. Leur message était un message d'espérance, d'espoir, de gratitude. Tous ces regards me disaient la même chose : plus jamais ça !

Quelques instants plus tard, la tramontane chassait les nuages. Je continuais ma marche solitaire et silencieuse sur ce chemin en regardant le mémorial. Au loin les imposantes éoliennes en plein travail me faisaient comprendre que ce monde n'était plus le même. Puis gagné par un sentiment profond, indescriptible, je quittais les lieux en me disant fièrement que c'était bien la moindre des choses que de préserver le devoir de mémoire si nécessaire au progrès de l'humanité et que finalement ceux qui désormais nous observaient de là haut depuis si longtemps n'allaient plus être des oubliés de l'histoire mais des hommes, des femmes, des enfants, désormais bien vivants dans nos esprits et sans doute pour l'éternité.

Cordialement. 

Augustin FERRER - BAGES 66670 – le 28 Juin 2015

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com